

## **WINOCK : LES ECRIVAINS DANS L'ARENE POLITIQUE**

Emmanuel LE ROY LADURIE  
FIGARO LITTERAIRE - ESSAIS  
01/02/2001

Inquisiteur perspicace, dans le style bien connu du pape avignonnais Benoît XII (mort en 1342), l'historien Michel Winock fait comparaître ses bonshommes (et ses bonnes femmes) ; il ne se borne pas pour autant à enregistrer leurs déclarations, mais il les « cuisine » tant et plus ; il les met à la question, il prend note de leurs frasques amoureuses, voire prostibulaires. Car l'enquêteur ne veut rabaisser personne, mais il situe d'autant mieux, dans un contexte éventuellement charnel, les bons mots et les grandes phrases de ces personnages majeurs quand ils s'expriment à propos des libertés nécessaires et de l'émancipation du genre humain, tarte à la crème d'un certain XIX<sup>e</sup> siècle dont d'aucuns droitiers, à la Léon Daudet, blâmeront les aspects « stupides »...

Mais telle n'est pas la prise de position de notre auteur, que j'imagine, sans trop savoir, enraciné aux environs du « centre gauche »... ? Nul sectarisme, en tout cas, dans ce livre brillant : l'un des meilleurs portraits qu'on y découvre, au fil des pages, concerne Louis Veillot, journaliste ultra-catholique (mort en 1883). Le manuel de littérature Parvillez, bréviaire des écoles libres aux années 1940, portait Veillot au pinacle, tandis que Diderot n'avait droit, dans le même ouvrage, qu'à quelques lignes certes aimables, centrées sur la « vieille robe de chambre » du philosophe, joli texte des plus « diderotiques » en effet, mais très marginal par rapport à l'œuvre « complète », antichrétienne certes, de l'encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle. Or Winock a pour Veillot d'étranges tendresses : Hugo traitait de Tartuffe ce polémiste papiste et lui prêtait d'équivoques liaisons féminines. Winock, plus équitable, réhabilite Veillot en soulignant la chasteté de sa conduite, mais c'est pour mieux l'enfoncer à l'étape suivante en tant que supporter fanatique des catholiques vaticanesques, fondamentaliste lui-même, et ennemi des « papistes » libéraux à la Montalembert.

On suit volontiers Winock, et de bon cœur, quand il évoque et parfois ressuscite les « inconnus de l'histoire ». Et de fait, qui a entendu parler aujourd'hui, par exemple, de Prévost-Paradol, à tout le moins parmi les jeunes ? Ce personnage n'était pas totalement oublié, néanmoins, puisque François Furet, voici quelques décennies, me disait à propos de Raymond Aron : « C'est le Prévost-Paradol de notre temps. » Le compliment n'était pas mince, mêlé comme souvent chez Furet d'une goutte d'acide. Paradol, simplifions son nom, était le fils naturel d'une actrice de la Comédie-Française et d'un père d'origine juive nommé Halévy, un nom qui n'est certes pas négligeable parmi les grandes dynasties parisiennes du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans complexe de bâtardise, apparemment, Paradol a pressenti l'un des premiers la prégnance du péril prussien vis-à-vis de la France. Précurseur, il s'est inquiété dès avant 1870 de notre dénatalité nationale ; elle allait placer « l'Hexagone » en porte-à-faux vis-à-vis de l'Allemagne (il y a 40 millions de Français « contre » 40 millions d'Allemands en 1870, mais les chiffres homologues sont déjà 40 et 60 en 1914 ; et même aujourd'hui, dans une conjoncture infiniment moins dangereuse, ce différentiel démographique franco-teuton hérité « d'avant 14 » n'a pas fini de faire parler de lui).

Devenu ministre plénipotentiaire de la France aux Etats-Unis, Prévost-Paradol se suicide outre-Atlantique, en juillet 1870, d'un coup de pistolet dans la poitrine face à la glace de sa chambre à coucher. Le malheureux s'était rallié à Napoléon III, devenu récemment libéral, comme jadis Benjamin Constant à Napoléon I<sup>er</sup> pendant les Cent-Jours. Or le second Empire allait s'écrouler sous le coup de la défaite. Autant monter dans un train qui va dérailler dans quelques minutes. Et l'on comprend le désespoir de Prévost-Paradol... Mais à

vrai dire, cette rude conjoncture ( de 1870) est effectivement l'un des thèmes fondamentaux du livre de Winock. À preuve : les destinées successives d'un Renan, cet ex-clerc d'origine bretonne, frotté de syriaque et d'allemand, transplantant chez nous les idées germaniques de la Vie de Jésus d'un certain Strauss ; le Breton faisait de Jésus, héros des Évangiles, non plus un dieu, ni l'une des trois personnes de la Trinité, mais un simple prophète dont les mérites demeurent néanmoins considérables, puisque le Christ est en effet l'auteur de la religion la plus pure et la plus éternelle qui puisse être, si toutefois l'on suit l'analyse renanienne à ce propos.

La défaite de « soixante-dix » est un véritable coup de matraque pour Renan. Traumatisme tel qu'à certains moments ce grand penseur, selon une expression chère à Régis Debray, commence à « déconner » (sic). La France a perdu la guerre franco-prussienne, si l'on en croit le grand philologue armoricain, parce qu'elle a « largué », lors de la Révolution française, son aristocratie d'origine germanique (or les grandes victoires de Napoléon I<sup>er</sup> furent en réalité le fait d'une armée non nobiliaire). Et puis, ajoute Renan, la France « nordiste » s'était trop étendue vers Provence et Languedoc, ce qui fait qu'elle a perdu l'esprit protestant, source fondamentale de modernité (or le Languedoc est la région la plus protestante de France !). Et pourtant, ces sottises n'empêcheront pas Renan d'écrire par ailleurs un texte admirable sur la nation, en tant que tissu de souvenirs communs. Il a prévu aussi pour le XX<sup>e</sup> siècle la détestable émergence des « conflits zoologiques » : guerres de race, à la mode de l'idéologie allemande, une fois de plus. Le bellicisme hitlérien était ainsi annoncé, prescience, soixante ans avant son arrivée au pouvoir...

Avec Taine, vieux complice de Renan (on disait Taine-et-Renan, comme ailleurs Tarn-et-Garonne), c'est une autre chanson. Parangon d'une intelligentsia déchristianisée, pur produit de l'École normale supérieure des années 1850, Taine lui aussi est moralement assommé par l'« année terrible » (1871). Il tire de ce traumatisme un acte d'accusation contre la Révolution française, contre ce triomphe de la raison raisonnante, dont le géométral néo-classique avait fini par engendrer la guillotine, quadrangulaire et tueuse des « ci-devant » ; toutes les sottises de l'esprit cartésien, détaché du réel, ont donc débouché en 1793 sur la Terreur robespierriste...

Ce point de vue tainien est fondé, mais excessif : car en Angleterre, modèle de conservatisme éclairé selon les conceptions tainiennes, la révolution de 1640, en réalité, n'a pas été une partie de plaisir... Mais Winock n'est pas un donneur de leçons professionnel. Il est fondamentalement affectueux pour les auteurs qu'il cite, et sa grande chérie, sa chérubine, à juste titre, c'est encore et toujours la communarde Louise Michel, vierge noire de l'anarchisme, canonisée de son vivant dans le mythe, à la mi-temps des années 1880, au moment même où Victor Hugo, mort en 1885, clôt le long chapitre de la Révolution française, au nom d'une définitive légitimité républicaine. Hugo... en attendant de Gaulle, lequel fera fonction a posteriori de statue du Commandeur, face au vieux don Juan érotomane des Misérables et de la Légende des siècles.

---

***Les Voix de la liberté Écrivains engagés au XIX<sup>e</sup> siècle de Michel Winock, Seuil, 149 F.***



Louis Veillot, Hippolyte Taine (fusain par Jean Béraud)  
et Ernest Renan : les nouveaux croisés de l'intelligence.  
(Photo BNF.)



(Photo Harlingue/Roger-Viollet.)



(Photo Jean-Loup Charmet.)



Manifestation ouvrière du 9 mars 1883, à Paris, par  
Haenen. Louise Michel y brandit un drapeau noir.  
(Document Roger Viollet.)

---